

Les hommes politiques parlent-ils notre langue ?

by Françoise Finiss-Boursin

Voici une question plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord. S'agit-il d'une évidence ? Les hommes politiques s'expriment en effet dans la langue nationale de leur pays, en français, en anglais, en espagnol... Ou bien faut-il voir là une interrogation inquiétante, du seul fait de poser la question? Une autre question apparaît: comment faut-il entendre "notre langue"?

Il ne faut pas oublier que, dans le domaine de la politique, tout ou presque tout passe par la communication, plus ou moins volontaire, et pourtant, on a souvent l'impression que les hommes politiques et les citoyens parlent des langues différentes. Les premiers font tant d'efforts pour toucher les seconds, qui paraissent se désoler de l'absence d'explication et d'écoute des premiers. Quand Nicolas Sarkozy, pendant sa campagne, affirme sur ses affiches "Ensemble, tout est possible" et Barack Obama rend célèbre le slogan "Yes, we can", certains croient que la malédiction de Babel, qui empêche les hommes de se comprendre, a disparu: c'était pour mieux renaître après quelques mois de mandat.

Comment expliquer ce paradoxe, qui semble réel, malgré tous les experts et les conseillers venus à la rescousse d'hommes politiques pourtant habiles ? Examinons d'abord la réponse la plus simple, qui fait le constat d'une langue commune entre politiques et citoyens. Mais cette affirmation ne va pas sans contradictions, puisque, à l'évidence, la langue des politiques regorge d'obscurités ou de manipulations et ressemble bien souvent à la langue de bois. Cette situation nous amènera à une double question : les hommes politiques souhaitent-ils vraiment parler "notre langue", et les citoyens veulent-ils vraiment entendre "leur langue"?

Une langue commune entre politiques et citoyens

Cette communauté de langues est un fait, mais pour la rendre plus performante, de nombreux hommes politiques s'efforcent de simplifier leur langue pour mieux l'adapter au public. De plus, dans un souci de proximité et d'authenticité, ils transforment leur mode d'expression en ayant recours à divers artifices. On ne peut pas nier que les hommes politiques parlent notre langue. Le dialogue politique ne se retrouve pas, au sens propre, dans la tour de Babel où les hommes ne se comprenaient plus. Comme l'indiquait la première phrase de la radio de Londres pendant la seconde guerre mondiale, "Les Français parlent aux Français". Le but de la communication politique étant d'être compris par le plus grand nombre de personnes possibles les hommes politiques de tous les pays ont pour objectif d'être compris de leurs concitoyens pour entretenir le lien et obtenir leur adhésion.

Cependant cette compréhension n'est pas naturelle, en partie à cause des sujets traités, en partie à cause du vocabulaire employé et des registres de langue choisis. Certains sujets sont en effet complexes à exposer et supposent une connaissance préalable des récepteurs. Ainsi, il n'est pas simple d'expliquer la crise financière mondiale, les problèmes que rencontre la Grèce et le soutien nécessaire des autres pays européens pour l'aider à rester dans la zone euro. La ministre française des Finances, Christine Lagarde, s'y est essayée, le Président de la République s'y est employé, en tentant de faire œuvre pédagogique avec des mots simples. Mais la compréhension n'est pas garantie pour des citoyens qui connaissent mal le fonctionnement de l'Europe et ont peu de culture économique. Le Président Chirac avait l'amère expérience de cette difficulté quand, le 14 avril 2005, il avait vainement tenté, sur TF1, dans une émission originale "Referendum: en direct avec le Président", d'expliquer à quatre-vingts jeunes le sens du traité constitutionnel européen. Cette émission, pourtant soigneusement préparée, tourna au fiasco et Jacques Chirac, accablé, ayant l'impression de parler une autre langue que ses interlocuteurs, répétait, désespéré, "Je ne vous comprends pas, je ne vous comprends pas".

De la même façon, expliquer et justifier l'intervention en Afghanistan n'est simple ni pour Barack Obama, ni pour David Cameron, ni pour Nicolas Sarkozy, ni pour Angela Merkel; chacun de ces responsables politiques utilise bien sa langue nationale mais les arguments passent plus ou moins bien pour des gens qui ont peu de lumière sur la situation géographique de l'Afghanistan, sur l'histoire de ce pays, sa situation politique et son rôle international.

Quelle est alors la méthode des hommes politiques ? Ils essaient de se montrer bons professeurs, en expliquant la situation, en simplifiant les problèmes, en procédant par métaphores, par analogies avec des situations connues, des images évocatrices... On peut dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le Soleil: la couverture d'un récent numéro de la revue *Sciences humaines* titrait: "L'art de convaincre, d'Aristote à Obama". Nos grands communicants actuels n'ont rien inventé: les sophistes utilisaient la rhétorique avec une grande habileté, comme le montre Platon mettant Gorgias ou Protagoras dans ses dialogues. Ces grands rhéteurs, dans l'Athènes du V^{ème} siècle, donnent des conseils avisés pour persuader un auditoire: s'appuyer davantage sur le vraisemblable que sur le vrai et utiliser toutes les figures de rhétorique pour "enchanter" le public. Gorgias avait un tel talent qu'il devint éponyme: "gorgianiser", c'est-à-dire parler comme Gorgias. Un siècle plus tard, Aristote met en forme toutes les règles du discours dans son célèbre ouvrage *Rhétorique*, où il s'intéresse de manière très moderne aux émetteurs du message, au message lui-même avec l'étude des arguments et des figures, et enfin aux récepteurs, en procédant à une "segmentation" du public comparable aux méthodes de notre marketing contemporain. Cicéron reprend ces mêmes conseils en les adaptant au public romain, et il souligne la force de son art: "Certainement, rien ne me semble plus beau que de pouvoir, par la parole, retenir l'attention des hommes assemblés, séduire les intelligences, entraîner les volontés à son gré, en tous sens. C'est le fait de l'art par excellence [...] Oui ! Qu'y-a-t-il de plus admirable que de voir, en face d'une immense multitude, un homme se dresser

seul, et armé de cette faculté que chacun a cependant reçue de la nature, en user comme il est seul ou presque capable de le faire”? (*De Oratore*, 30-31)

Une autre difficulté pour se faire comprendre tient au vocabulaire. Non seulement l’obstacle se trouve dans des mots trop techniques incompris des récepteurs, mais aussi dans des mots trop complexes que le niveau d’éducation de certains citoyens ne leur permet pas de comprendre. Les hommes politiques, pour parler la même langue que nous, le *nous* désignant un public moyennement cultivé, s’efforcent de simplifier leur vocabulaire. Laurent Fabius, premier ministre de 1983 à 1986, était passé maître dans cet exercice. Dans une émission télévisée mensuelle “Parlons France”, il parvenait à n’utiliser que 400 mots différents, tout en traitant, en quinze minutes, de sujets variés. C’est un véritable record, quand on sait qu’un enfant de huit ans possède environ quinze cents mots et qu’un bachelier moyen en connaît quatre ou cinq fois plus. Et lui était normalien, agrégé et énarque. On peut se souvenir aussi du Premier ministre Michel Rocard à qui son conseiller en communication, mentionnait toujours Madame Michu pour le freiner dans ses élans trop savants: Madame Michu était cette figure du théâtre populaire, une concierge, avec son fichu et son balai, et une culture plus que limitée.

Enfin, le registre de langage peut constituer un obstacle à la compréhension; il est évident que le général De Gaulle ne parlait pas “notre langue” dans ses allocutions, il utilisait un registre soutenu, souvent même oratoire, bien adapté à cette époque où les Français avaient trouvé en lui le héros qu’ils cherchaient. Un tel discours passerait mal aujourd’hui, alors que les hommes politiques n’ont plus de piédestal, ils l’ont perdu progressivement depuis 1965, date de l’introduction en France du marketing politique.

Depuis, les hommes politiques se sont souvent attachés à renforcer l’authenticité de leur discours et la proximité avec les citoyens en parlant “comme tout le monde”. Cette volonté a parfois conduit Nicolas Sarkozy à des excès: sa promesse de “nettoyer la cité au Karcher” après la mort en 2005 d’un enfant de onze ans à la Courneuve a suscité autant de retombées positives que négatives. Et le “tout le monde” devient même quelqu’un qui s’exprime de façon relâchée: c’est le cas du Président de la République, ainsi que l’explique le linguiste Pierre Encrevé (*Libération*, 2 janvier 2010, p. 4): “Ah ! Non, excusez-moi, m’sieur Joffrin, les mots ont un sens, m’sieur Joffrin, ils doivent l’avoir pour vous s’ils l’ont pour moi”. Les rires complaisants dans la salle traduisent la soumission journalistique à ce nouvel ordre lexical, exprimé dans la langue relâchée que pratique spontanément le non-monarque électif: contraction (“m’enfin”), omission de la particule de négation (“c’est pas vrai”), métaplasme (“m’sieur”). Une langue populaire et populiste, qui avait disparu du discours politique avec Georges Marchais”. Georges Barrère, professeur de classes préparatoires, dans le quotidien du même jour (*Libération*, 2 janvier 2010, p. 5), va dans le même sens: “J’ai essayé de bouger l’Europe, mais l’Europe m’a changé. [...]” L’emploi de “bouger”, construit transitivement, correspond à une pratique de la langue orale relâchée, si on en croit les dictionnaires.

Ce désir de proximité et d’authenticité conduit aussi au story telling (Salmon, *passim*) supposé rapprocher l’homme politique de ses concitoyens. John McCain, le

candidat républicain pendant la campagne présidentielle américaine de 2008, avait inventé le personnage de Joe le plombier, dont il racontait l'histoire, plutôt que de se livrer à un ennuyeux exposé théorique sur l'emploi ou le système de santé. On peut interpréter de la même façon l'attitude de Barack Obama quand il réagit de manière surprenante à l'annonce de son Prix Nobel: "Eh bien, ce n'est pas ainsi que je pensais être réveillé ce matin. Après que j'ai appris la nouvelle, Malia (sa fille aînée) est entrée et a dit: "Papa, tu as eu le prix Nobel de la paix, et c'est l'anniversaire de Bo! (leur chien)". Et après, Sacha (sa fille cadette) a ajouté: "Et en plus, le week-end qui arrive fait trois jours"; donc, c'est bien d'avoir des enfants, pour mettre les choses en perspective". (*Le Monde*, 11-12 octobre 2009, p. 5) Michel Rocard se comportait de la même façon lorsqu'on lui demandait ce qu'il pensait de la SNCF et de ses grèves incessantes; il répondit par une anecdote personnelle: "Hier, je suis allé chercher ma fille qui revenait de colonie de vacances à la gare de Lyon. Le train était annoncé à 19h58; il est entré en gare à 19h57. Chapeau!" (Europe 1, journal de 19h, 5 novembre 1989)

Les hommes politiques s'efforcent donc bien, au moins en apparence, de parler notre langue par toutes sortes de procédés plus ou moins efficaces. Et pourtant, le résultat n'est pas toujours à la hauteur des efforts affichés.

La langue de bois et la manipulation

D'un côté, les politiques s'efforcent de simplifier leur langage, mais de l'autre, ils restent souvent enfermés dans de mauvaises habitudes acquises dès leurs études: la plus marquante est sans doute la langue de bois. Mais on peut y ajouter quelques avatars d'un autre genre, et aussi le mensonge délibéré.

L'emploi de la langue de bois est la plupart du temps lié à la volonté de parler pour ne rien dire, d'obscurcir la réalité, de promouvoir une face des choses par la propagande. On peut en trouver de magnifiques exemples dans les discours de la Révolution française, dans les grandes années du régime soviétique ou des régimes fascistes de l'entre-deux guerres. On voit cette langue utilisée aussi dans des cadres moins sérieux: Flaubert en offre un bel exemple dans *Madame Bovary*, quand il fait parler le conseiller aux comices agricoles, avec d'improbables métaphores qui exaltent le rôle de l'État, en l'occurrence de Napoléon III.

La langue de bois, c'est l'objet d'un livre récent, *Une Histoire de la Langue de bois* de Christian Delporte. Son auteur la définit ainsi: "un ensemble de procédés qui, par les artifices déployés, visent à dissimuler la pensée de celui qui y recourt pour mieux influencer et contrôler ceux des autres [...] Les ressources de la langue de bois sont inépuisables pour cacher en feignant de montrer, pour esquiver en donnant l'illusion de l'engagement, pour intoxiquer par de trompeuses vérités, pour manipuler l'autre en flattant sa raison". (10) On la trouve dans d'autres pays et à d'autres époques sous des noms différents: la "langue de drap", la "langue de chêne", la "langue herbeuse", la "langue engourdie", la "nouvelle langue" ou "novlang". Qu'elle soit utilisée par tradition, comme dans le langage diplomatique, ou par désir d'afficher un consensus, comme dans

les synthèses ou comptes rendus de fin de congrès ou de sommets divers, ou encore par calcul politique, à titre individuel ou au titre de l'État, elle joue son rôle de langage codé qui permet de ne fâcher personne en obscurcissant la vérité.

Des tableaux évocateurs mettent en lumière le mécanisme de langue particulière : ces exemples, présentés par le même auteur (Delporte 11), ont même été adaptés en jeux de société. On a quatre colonnes, avec des groupes de mots, qui peuvent donner lieu à un très grand nombre de phrases: le tout est de prendre successivement un élément de la colonne 1, puis 2, puis 3, puis 4. On aboutit à un parfait morceau de langue de bois, qui a l'air d'avoir un sens, mais qui en réalité est totalement creux. Et on ne manque pas de possibilités, puisque 10 000 combinaisons sont possibles. On peut lire ainsi : "Chers collègues/la complexité et le lieu des études et des cadres/nécessite la précision et la détermination /des attitudes des membres des organisations envers leurs devoirs". Un autre exemple qui porte sur un cours imaginaire de langue de bois à l'ENA est tout aussi savoureux : "Je reste fondamentalement persuadé que/ l'acuité des problèmes de la vie quotidienne/a pour conséquence obligatoire l'urgente nécessité/d'une valorisation sans concession de nos caractères spécifiques". (Delporte 12)

Quel avantage pour les hommes politiques de parler ainsi ? Le but peut être d'éviter de répondre à des questions embarrassantes, de "noyer le poisson" dans des situations difficiles ou d'échec manifeste, de dissimuler une réalité gênante, de promouvoir une ligne de parti, mais cela peut être aussi une habitude d'expression: certains hommes politiques, dont le langage était trop marqué par les manières de l'ENA, ont dû se déshabituer de la langue de bois, et abandonner ainsi une partie de leur langage technocratique pour paraître plus "authentiques", ce qui devenait une forme plus subtile de la langue de bois.

On appelle parfois cette langue de bois "novlangue", par référence à George Orwell. Cette novlangue comporte un certain nombre de locutions qui ne sont ni neutres ni innocentes, comme l'explique Christian Delporte: "En masquant les réalités qu'elles ciblent, les drames humains qu'elles entraînent, elles proposent un regard exclusif sur les sociétés et leur avenir. [...] Ces expressions sont devenues si communes qu'on les emploie sans discernement. Elles ont une apparence: leur caractère purement technique; mais il s'agit d'une novlangue destinée à euphémiser des réalités peu avouables, des décisions par nature impopulaires ou à disqualifier leur contestation. Ainsi, 'ouverture du capital' signifie 'privatisation', 'responsabiliser les assurés sociaux et les malades' signifie 'réduire les remboursements', 'sans emploi' signifie 'chômeur'". (Delporte 13)

On en voit un exemple frappant actuellement avec le mot "rigueur": tabou en France alors qu'il exprime la réalité d'une politique, il est mis en pleine lumière dans d'autres pays européens comme la Grande-Bretagne ou l'Allemagne.

D'autres avatars de cette langue de bois existent. C'est ainsi qu'on parle parfois de la "langue de bois diplomatique", mais la situation est un peu différente: quand les diplomates parlent entre eux, ils ont un même code; il ne s'agit donc pas d'obscurcir, mais

d'atténuer pour que le dialogue puisse reprendre après des conflits: il est plus facile de se retrouver après un "entretien franc et cordial" qu'après une dispute, il est plus aisé de reprendre le chemin des négociations quand, "malgré des valeurs communes, quelques divergences se sont manifestées entre deux États". L'art de la litote est ainsi facteur de paix! Et il ne s'agit plus de parler "notre" langue, il suffit qu'ils parlent "leur" langue.

Et même cette nouvelle tendance à "parler cool" peut être considérée comme un autre avatar de la langue de bois. Les politiques en sont friands, Jean-François Copé est allé jusqu'à écrire un livre sur le sujet, pour mieux le dénoncer (*Promis, j'arrête la langue de bois*). Et Laurent Wauquier, alors porte-parole du gouvernement, en donne un magnifique exemple (Coffin 21): "Alors invité chez Fogiel sur M6... sur le plateau il prononce les mots 'putain', 'connerie', 'mec', 'vachement'. Pourtant, la veille, sur France-Inter, il parlait de 'travail' et non de 'boulot', d' 'argent' et non pas de 'pognon'". La nouvelle langue de bois est d'autant plus difficile à saisir qu'elle ne repose plus sur des formules toutes faites, mais sur l'apparence du naturel.

Quant au mensonge délibéré, il répond bien sûr au désir d'échapper à une situation embarrassante, mais les exemples ne sont pas si fréquents. D'abord, on ne les connaît que s'ils sont découverts. Et quand un homme politique est convaincu de mensonge, il a beaucoup de mal à retrouver la confiance de ses concitoyens. C'est très vrai dans les pays anglo-saxons, Bill Clinton en a fait l'amère expérience en 1998 avec l'affaire Monica Lewinski, Colin Powell a lui aussi souffert de ses affirmations mensongères de 2003 lors du débat à l'ONU sur la guerre en Irak, à propos des armes de destruction massive.

Dans les pays latins, la sanction était moins forte, mais les mentalités évoluent: ainsi le mensonge d'État sur la santé de François Mitterrand ne l'a pas trop gêné, alors que les accidents de santé de Jacques Chirac et de Nicolas Sarkozy ont déchaîné des demandes avides de transparence. Jacques Chirac, que beaucoup soupçonnaient de mentir à propos de billets d'avion, se sortit de cette mauvaise passe lors d'une intervention télévisée le 14 juillet 2001 par l'utilisation de mots qui ont fait mouche: "pschitt" et "abracadabrantésque". Ce dernier n'appartenait pas à "notre langue", c'est un adjectif utilisé une fois par Rimbaud, mais il a frappé les Français qui ont d'autre part admiré la performance.

Ces ombres portées sur la langue des hommes politiques les peignent sous un jour bien sombre, et on peut penser qu'il y a encore beaucoup de progrès à attendre pour parvenir à harmoniser la langue des politiques et celle des citoyens.

Mais ce chemin vers une langue parlée commune est-il voulu réellement, aussi bien par les hommes politiques que par les citoyens?

Les hommes politiques veulent-ils avoir véritablement un discours clair et simple? Ou veulent-ils en donner l'apparence? On peut se poser la question. Il faut se souvenir de la phrase célèbre du cardinal de Retz: "On ne sort de l'ambiguïté qu'à ses dépens". C'est

une formule qu'apprécia François Mitterrand et dont l'application lui valut le surnom de "sphinx". Machiavel avait déjà la même position, en privilégiant l'apparence sur la réalité; on peut rapprocher sa conception de celle des sophistes qui préféreraient la vraisemblance à la vérité.

Ceux qui revendiquent le "parler-vrai" ne manquent pas: en France, les anciens premiers ministres Edith Cresson et Michel Rocard, le président Nicolas Sarkozy, en Grande-Bretagne Gordon Brown, qui affichait ainsi sa différence avec le flamboyant Tony Blair, en Allemagne Angela Merkel, qui tient le discours de la rigueur, au Brésil le président Lula qui n'a pas hésité à dire des vérités qui dérangent. Mais il faut remarquer qu'ils ne parlent pas tout le temps la "même langue que nous": tout dépend des auditoires, tout dépend des circonstances.

Et puis, comme nous l'avons vu, la volonté affichée de parler comme tout le monde recouvre souvent une forme de langue de bois ou une recherche stratégique de proximité.

Mais plus que du côté des politiques, c'est du côté des citoyens qu'il faut se tourner: il n'est pas sûr qu'ils veuillent vraiment un homme politique qui "parle comme tout le monde". Trois raisons apparaissent: d'abord, ils n'aiment pas être pris pour des idiots, et si c'est une volonté trop visible de l'homme politique, il perdra sa crédibilité et il offensera même ses récepteurs. La deuxième raison, c'est qu'ils ont besoin de croire en un homme ou une femme un peu supérieur. Et si le roi se montre nu, ils sont déçus. La troisième raison, c'est qu'ils tiennent à une certaine image de l'homme politique, ils veulent qu'il ait une stature, un positionnement supérieur. L'exemple de Nicolas Sarkozy est frappant à cet égard: il a voulu se rapprocher des Français par un langage simple, voire familier et même incorrect. L'effet à terme se révèle catastrophique, car pour eux, un président de la République ne peut pas être un homme comme les autres.

La situation est difficile, car les citoyens sont demandeurs dans ce processus, même s'ils n'en sont pas toujours conscients. Ils réclament plus de proximité, ils veulent pénétrer dans la vie privée de leur héros; les hommes politiques passent dans toutes sortes d'émissions de variétés, ils se montrent comme tout le monde. Ils se désacralisent, répondant ainsi à un souhait des citoyens, mais ensuite, ils provoquent la lassitude, et ces mêmes citoyens leur reprochent d'avoir perdu de leur hauteur et de leur réputation.

Il faut aussi considérer le caractère de plus en plus émotionnel de la politique, et en même temps le rôle des sondages. Les hommes politiques agissent les yeux sur les sondages, quoi que certains en disent, et même s'ils évitent le piège du tout démagogique, leur attitude est néanmoins influencée par cette opinion publique si changeante et si souvent conduite par l'émotion. Cette opinion publique est demandeuse du "parler vrai", du "parler cool", qui n'est finalement ni plus vrai ni plus "cool" que le parler précédent: il semble plus authentique, c'est ce qui est réclamé, mais il est souvent fabriqué dans ce seul but.

Les hommes politiques parlent-ils notre langue? Ils prétendent le faire, ils prétendent s'exprimer comme chaque citoyen; mais en plus du fait que chaque citoyen n'a pas le même mode d'expression, comment penser que le général De Gaulle, qui se place sur l'Olympe avec des périodes dignes de Cicéron, Nicolas Sarkozy, qui s'applique à s'exprimer ostensiblement comme Monsieur tout le monde, ou Barack Obama, dont la rhétorique mobilisatrice fascine le monde entier, utilisent la même langue pour se faire comprendre et approuver par leurs concitoyens, les autres hommes politiques de leur pays et les chefs d'État ou de gouvernement des autres pays ? Ils s'efforcent de le faire croire, mais c'est là tout un art, celui de l'illusion théâtrale, telle que Diderot l'explique dans *Le Paradoxe sur le Comédien*. La langue des politiques peut alors être vue comme une mise en scène qui fait croire à la réalité plus que le reflet de la réalité elle-même.

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE, CELSA

Références

- Aristote. *Rhétorique*. Paris: Librairie Générale Française, 1991.
- Barrère, Georges. "Une diction et un style de faux modeste". *Libération*, 2 janvier 2010.
- Cicéron, *De Oratore, Livre I*. Paris: Les Belles lettres, 1962.
- Coffin, Alice. "De l'art subtil de l'ébénisterie médiatique". *TV-médias*, 5 octobre 2009.
- Copé, Jean-François. *Promis, j'arrête la langue de bois*. Paris: Hachette, 2006.
- Delporte, Christian. *Une Histoire de la Langue de bois*. Paris: Flammarion, 2009.
- Diderot, Denis. *Le Paradoxe sur le Comédien*, rédigé entre 1773 et 1777, publié en 1830., Paris, Hermann, 1996
- Encrevé, Pierre. "Les mots ont un sens, celui qu'il leur donne". *Libération*, 2 janvier 2010.
- Platon. *Protagoras*. Paris: Flammarion, 1993.
- Platon. *Gorgias*. Paris: Flammarion, 1997.
- Salmon, Christian. *Le story telling, la machine à fabriquer des histoires et à formater des esprits*. Paris: La Découverte, Cahiers libres, 2007.
- Sciences Humaines* 209. Novembre 2009.